Опубликовано на Швейцария: новости на русском языке (https://nashagazeta.ch)

Kolkhoze, bouleversant et impitoyable

06.11.2026.



Hélène Carrère d’Encausse (1929-2023) © Institut de France

Je ne suis pas une admiratrice d’Emmanuel Carrère. J’ai moyennement aimé *Un roman russe*, publié en 2007, dans une autre vie, celle d’avant. Encore moins *Limonov* (2011). Quant au film homonyme de Kirill Serebrennikov, j’ai quitté la salle vingt minutes après le début, mais je pense que c’est surtout parce que le personnage lui-même m’est profondément antipathique. Je n’ai pas davantage apprécié la manière dont Emmanuel Carrère, en tant que coscénariste, a adapté pour l’écran *Le Mage du Kremlin* de Giuliano da Empoli.

C’est donc plutôt par obligation professionnelle, vu le nom de mon site, que j’ai acheté, il y a déjà plusieurs mois, ce gros volume couronné de plusieurs prix. Mais il a fallu attendre les vacances pour m’y plonger.

Soyons clairs : le *Kolkhoze* d’Emmanuel Carrère ne raconte pas l’histoire de la collectivisation forcée des campagnes soviétiques, qui a donné naissance aux kolkhozes, exploitations agricoles collectives officiellement gérées par leurs membres, mais soumises dans les faits au contrôle de l’État, et a entraîné la dépossession des paysans, des déportations massives, des famines meurtrières et la mort de millions de personnes.

Le titre vient d’un surnom familial. « Cette nuit-là, rassemblés tous les trois autour de notre mère, nous avons pour la dernière fois fait kolkhoze », lit-on en quatrième de couverture. Une explication plus développée apparaît à la page 261, où Emmanuel Carrère raconte avec une infinie tendresse la joie que ses sœurs et lui éprouvaient à dormir tous ensemble avec leur mère : « Notre mère avait donné un nom à ce rituel du dortoir : faire kolkhoze. Nous adorions faire kolkhoze. »

Mais le mot résonne évidemment bien au-delà de cette anecdote intime. Il devient le signe ironique des origines russes et géorgiennes de la famille, d’une mémoire collective et de l’impossibilité de séparer l’histoire personnelle de la grande Histoire.

Cette impossibilité est au cœur de cette vaste fresque familiale autobiographique. Et comme dans toutes les vastes fresques familiales autobiographiques, Sigmund Freud n’est jamais très loin. D’autant que le point de départ est ici la mort de la mère de l’auteur, Hélène Carrère d’Encausse, née Zourabichvili, fille d’un émigré soupçonné de collaboration et disparu dans des circonstances obscures et d'une aristocrate russe, historienne renommée de la Russie et de l’URSS.

Née apatride à Paris en 1929, elle a obtenu la nationalité française en 1950, est devenue membre de l’Académie française en 1990, puis la première femme à occuper, de 1999 jusqu’à sa mort, le 5 août 2023, la fonction de secrétaire perpétuel de l’institution. Elle n’en restait pas moins la mère de trois enfants qu’elle aimait profondément et dont elle était proche, même si elle a cessé de parler à son fils pendant deux ans après la publication d’Un roman russe, ainsi que l’épouse d’un homme dont elle s’était éloignée depuis longtemps, tout en préservant la façade familiale.

Emmanuel Carrère parle de son père, fasciné jusqu’à l’obsession par l’histoire familiale de son illustre épouse, avec beaucoup de sympathie, mais aussi une certaine condescendance. Celle-ci tient certainement à autre chose qu’au fait que son père, cadre dans une compagnie d’assurances, faisait figure de prince consort aux côtés de sa mère. Un homme ordinaire dans l’ombre d’une femme hors du commun. Peut-être le fils devenu adulte a-t-il pris la mesure du sacrifice que son père avait imposé à sa femme en menaçant de se suicider si elle le quittait ? Ce sacrifice ne l’a toutefois pas empêché de prendre par la suite une maîtresse, dans la plus grande discrétion, certes. Mais Hélène l’a appris.

Mon exemplaire de "Kolkhoze", avec tous ses marque-pages.

Curieusement, lorsque j’essaie de résumer en une phrase mon impression générale sur ce livre, le résultat ressemble davantage à un diagnostic : une séance publique de psychothérapie de 560 pages, doublée d’une dissection de toute la famille, menée avec la froideur et la précision d’un chirurgien. Personne n’est épargné. Comme l’écrit si justement Léon Tolstoï, que Georges Zourabichvili, le père d’Hélène, détestait autant que sa mère Natalia von Pelken l’adorait : « Toutes les familles heureuses se ressemblent. Chaque famille malheureuse, au contraire, l’est à sa façon. »

Dans une certaine mesure, le livre prolonge *Un roman russe*, ce qui est assez agaçant, tout comme les fréquents va-et-vient et répétitions. Avec cette différence majeure que la mère, figure autoritaire jusque-là restée à l’arrière-plan, devient ici le personnage principal. C’est comme si Emmanuel Carrère avait attendu sa mort pour dire tout ce qu’il ne voulait pas, ne pouvait pas ou n’osait pas dire de son vivant.

La figure d'Hélène Carrère d'Encausse est effectivement fascinante, autant par son ambition, sa persévérance, sa détermination et son intransigeance que par sa capacité à aimer, à se montrer généreuse et modeste, et à « faire le job » jusqu'au bout. Son fils écrit sur elle avec un mélange d'admiration, d'ironie, de ressentiment, de petites et grandes piques, de jalousie, d'une lucidité impitoyable et d'un amour incontestable malgré toutes leurs divergences, un amour qui, avoue-t-il, lui faisait peur.

Je ne suis pas certaine que Mme Carrère d'Encausse aurait apprécié ce livre, ni l'exposition sans fard et sans pudeur de tous les squelettes qu'elle avait si soigneusement enfermés, durant sa longue vie, dans des placards que j'imagine impeccablement rangés. Mais cela, après tout, est l'affaire des Carrère.

Ce qui est plus amusant, c'est qu'en s'efforçant de démontrer à quel point il est différent de sa mère, Emmanuel Carrère commence son récit par l'hommage national rendu à celle-ci. Cela laisse penser que le narcissisme était peut-être leur point commun. Je me demande d'ailleurs comment il a réagi aux condoléances que le président Poutine lui a adressées, à lui et à ses proches, et qui ont également été publiées sur le site du Kremlin.

Je ne souhaite pas m'attarder ici sur la complexité des relations familiales chez les Carrère d'Encausse: les lecteurs avides de révélations intimes seront largement servis.

Pour les autres, et pour moi-même, l'intérêt du livre réside ailleurs. À travers l'histoire de cette famille russo-géorgienne-française, nous découvrons une nouvelle vision de la révolution russe, de l'émigration, de la Russie soviétique puis contemporaine et de ses rapports avec l'Occident, mais aussi des accommodements avec le pouvoir et de l'obstination à défendre certaines convictions, même lorsque les faits les ont démenties.

Hélène Carrère d'Encausse et Vladimir Poutine, Valdai, 14 septembre 2007 ©Kremlin.ru

Car la grande historienne Hélène Carrère d'Encausse s'est souvent trouvée complètement à côté de la plaque dans ses jugements sur le président Poutine et dans ses prévisions concernant l'avenir de la Russie, jusqu'au 24 février 2022.

« Son amour de la Russie est réel, viscéral, le malheur est qu'il s'est mué en indulgence pour Poutine et que depuis vingt ans elle n'a cessé de porter à l'Élysée la parole du Kremlin, de répéter à Chirac, à Sarkozy, à Hollande, à Macron et à leurs successifs ministres des Affaires étrangères que la Russie est un grand pays qu'on ne peut pas juger selon nos critères et que Poutine est un homme de paix – à condition, bien sûr, qu'on ne l'humilie pas », écrit son fils.

Il serait toutefois trop facile de réserver à Hélène Carrère d'Encausse le monopole de l'aveuglement. Son fils ironise volontiers sur les illusions de sa mère, qu'il qualifie carrément de menteuse en s'appuyant sur l'avis de son oncle Nicolas, sur sa fascination pour le pouvoir russe et sur sa conviction obstinée que Vladimir Poutine demeurait malgré tout un interlocuteur rationnel.

Mais lui-même n'échappe pas à une certaine idéalisation de la Russie. Elle est simplement d'une autre nature, moins politique que littéraire et culturelle, mais bien héritée de sa mère. Celui à qui sa mère a fait découvrir *L'Idiot* de Dostoïevski à l'âge de quatorze ans proclame aussi son amour pour Nabokov. On s'étonne alors d'autant plus de retrouver sous sa plume tant de clichés sur la Russie et les Russes.

Et les clichés abondent. Ce n'est pas qu'ils soient tous faux : les clichés naissent rarement de rien. Mais leur accumulation finit par transformer une histoire familiale complexe en une sorte de mythologie russe faite d'image immédiatement reconnaissable par le lecteur, de la *babushka* aux *kotletki*.

Carrère sait déconstruire le roman russe de sa mère, mais il reste prisonnier du sien. Sous sa plume, la Russie apparaît souvent moins comme un pays réel, contradictoire et changeant que comme un territoire mental peuplé d'êtres excessifs, de destins tragiques, de secrets, de folie, de violence, de fatalisme et de nostalgie.

Si l'on schématise, Hélène Carrère d'Encausse idéalisait la puissance, la continuité historique et la rationalité supposée de l'État russe ; Emmanuel Carrère idéalise plutôt le chaos, la démesure et l'intensité romanesque qu'il associe à la Russie. Il se montre impitoyable envers les erreurs de jugement de sa mère, sans toujours interroger avec la même rigueur sa propre fascination.

Peut-être est-ce aussi parce que cette Russie-là constitue depuis longtemps l'un des ressorts de son œuvre : non seulement un héritage familial, mais une matière littéraire, presque une marque d'auteur, ce qui dérangeait d'ailleurs profondément sa mère, laquelle ne voulait pas le voir empiéter sur « son » territoire.

La question devient alors plus troublante : peut-on reprocher à sa mère d'avoir préféré une certaine idée de la Russie à la réalité, tout en faisant soi-même de cette réalité un roman ?

Car dans *Kolkhoze*, le passé familial ne cesse de faire irruption dans notre présent. Le destin des émigrés « russes blancs », dépossédés de tout et rongés par la nostalgie, résonne aujourd'hui avec une force particulière : « Mais ce qui faisait rêver, au fond, ce n'étaient pas les terres, c'était la terre. Ce n'était pas l'argent, on s'était habitué à ne pas en avoir, c'était la langue. » Tout comme la naïveté de certains de ceux qui sont retournés en Union soviétique après la Seconde Guerre mondiale, les « retournants ».

Mon cœur s'est également serré lorsque j'ai lu, en français, les derniers mots d'*Oncle Vania* de Tchekhov, que je connais par cœur en russe et que Rachmaninov a si bien mis en musique dans sa romance *Nous nous reposerons*. N'avons-nous pas tous envie de nous reposer un peu de cette lourde réalité qui nous entoure, d'entendre les anges et de découvrir un ciel constellé de diamants ?

Le passé permet aussi de reconsidérer certaines expériences récentes. J'ai été blessée, il y a deux ans, à Tbilissi, lorsque certains Géorgiens ont refusé de me parler en russe. À la lecture de ce passage, qui nous ramène aux années 1920, près d'un siècle et demi après que la Géorgie, tant aimée des poètes russes, « pour échapper à l'Empire ottoman se place sous la protection de la Russie », leur refus m'est apparu sous un autre jour :

« Dans leur pays colonisé, le russe est obligatoire. Les fonctionnaires doivent sous peine d'amendes s'adresser aux usagers en russe – même si ni le fonctionnaire ni l'usager ne parlent russe. On ne trouve dans les librairies que de la littérature russe, de la littérature étrangère en traduction russe, et même leur propre littérature, les Géorgiens sont supposés la lire en russe. »

Sans même parler de la guerre russo-géorgienne de 2008.

Et puis il y a, évidemment, la guerre en Ukraine et cette question que tant de gens se posent aujourd'hui : « Que pense-t-il, le peuple russe ? Est-ce qu'il soutient Poutine ? Dans

quelles proportions ? » La réponse suit : « Cette question est sans réponse car les statistiques, en Russie, ne valent rien. »

Mais les statistiques sont-elles les seules à ne rien valoir ? Que valent les souvenirs, les légendes familiales, les récits officiels, les convictions d'une grande historienne et la vérité d'un écrivain qui transforme ses proches en personnages ? *Kolkhoze* ne répond pas à ces questions. Il en ajoute d'autres : jusqu'où peut-on aller dans la recherche de la vérité sur ceux qu'on aime ? La littérature donne-t-elle tous les droits ? Et l'amour excuse-t-il la cruauté avec laquelle cette vérité est parfois mise au jour ?

Au terme de ces 560 pages, Emmanuel Carrère n'a peut-être dissipé ni le mystère de sa mère, ni celui de la Russie, ni même le sien. Mais il a réussi à faire de leurs contradictions un livre à la fois irritant et bouleversant, narcissique et généreux, impitoyable et plein d'amour.

Je l'ai ouvert sans enthousiasme, presque par devoir professionnel. Je l'ai refermé avec émotion, et avec cette série de questions toujours sans réponse.

Emmanuel Carrère Kolkhoze
histoire de l'URSS
livres français sur la Russie
histoire russe
Hélène Carrère d'Encausse

Source URL: *https://rusaccent.ch/blogpost/emmanuel-carrere-kolkhoze*